

Margarete Buber-Neumann

(1901-1989)

par PIERRE RIGOULOT*

J'AI RENCONTRÉ MARGARETE BUBER-NEUMANN en 1986 à Francfort. C'était alors une vieille dame, capable d'oublier que quelques jours auparavant elle avait accepté de fort bonne humeur une demande de rendez-vous, mais extraordinairement précise dans ses souvenirs des événements des années 1930 ou 1940 qui l'amènèrent à une expérience exceptionnelle : connaître de l'intérieur les camps soviétiques puis les camps nazis. Elle parlait alors avec flamme de ses co-détenues de Ravensbrück, mimait par exemple une femme témoin de Jéhovah que son mari suppliait en vain par lettre d'abjurer sa foi pour obtenir sa libération, chantait *Maria durch den Dornwald ging*^[1] comme elle le faisait jadis à ses compagnes de détention de Karaganda, au Kazakhstan soviétique, ou le chant des « enfants criminels » qu'elle y côtoyait et qui se terminait par « et si je meurs, enterrez-moi n'importe où. Ainsi, nul ne saura où trouver ma petite tombe ».

Ce qui frappait aussi, c'était, dans ce visage marqué par les ans, des yeux bleus d'une extraordinaire intensité et d'une grande beauté. On a envie de dire des yeux d'Allemande, tant ils répondaient à nos stéréotypes de la beauté germanique.

Allemande, elle l'avait été dans ses engagements de jeunesse et d'adolescence. Née le 21 octobre 1901 à Potsdam d'une famille aisée d'origine paysanne, elle avait participé à l'un de ces mouvements de jeunesse qui fleurirent outre-Rhin, tout de suite après la Première Guerre mondiale, et qui alliaient amour de la nature et sens de la communauté : les *Wandervögel*. Une jeunesse saine, fière de son corps et soucieuse d'identité, dont une partie non négligeable évoluerait dangereusement dans les années suivantes. Admiratrice de Rosa Luxembourg, Margarete Buber-Neumann ne se tourna pas vers le nazisme mais vers le communisme et adhéra à son mouvement de jeunesse en 1921.

* Directeur de l'Institut d'Histoire sociale.

1. « Marie traversait la forêt d'épines », un chant bien connu en Allemagne.



Margarete Buber-Neumann en 1986.

Elle se maria avec le fils du philosophe juif Martin Buber, Rafael Buber. Elle s'en sépara en 1929, mais conserva son nom toute sa vie. Comme je m'en étonnais, elle me rétorqua qu'elle avait divorcé de sa belle-mère plus que de son mari!

Elle avait en fait rencontré Heinz Neumann, l'un des dirigeants du Parti communiste allemand. Selon Margarete, bien que stalinien fidèle, il était en désaccord avec la ligne sectaire préconisée à Moscou de dénonciation des socialistes comme « sociaux-fascistes » et donc de leur renvoi dos-à-dos avec les nazis.

En 1932, Neumann fut reçu personnellement par Staline. Un an plus tard, Hitler était au pouvoir à Berlin et le couple se réfugia à Moscou en 1935. On devine la suite. Les communistes étrangers bientôt soupçonnés, terrorisés, arrêtés, exécutés – ce fut le cas de Heinz Neumann – ou déportés – tel fut le sort de « Grete ».

Neumann avait été arrêté en avril 1937. Elle le fut le 19 juin 1938. Envoyée dans un camp de la région de Karaganda, au Kazakhstan, elle y resta environ un an et demi avant d'en être libérée, « retapée » physiquement et remise à Brest-Litovsk aux autorités nazies avec d'autres communistes allemandes réfugiées en URSS. C'était le 8 février 1940^[2]. Un gage de l'amitié de Staline envers Hitler... Margarete Buber-Neumann eut beau affirmer qu'elle avait pris ses distances avec le communisme au cours de son séjour au goulag, rien n'y fit. On l'envoya à Ravensbrück. Sur les 150 communistes livrées alors à Staline, 41 furent arrêtées par les nazis.

2. Certaines, notamment des Juives, qui savaient quel sort les attendait dans l'Allemagne nazie, supplièrent, en vain, l'officier soviétique de ne pas les livrer.

Elle vécut – ou survécut – à Ravensbrück pendant plus de quatre ans. Elle y rencontra des êtres d'exception, comme la journaliste tchèque Milena Jesenska avec qui elle se lia d'une formidable amitié. Milena, qui avait eu une liaison forte avec Kafka dans les années 1920, arriva au camp en 1940. Margarete Buber-Neumann a consacré un beau livre^[3] à cette amoureuse de la vie, morte au camp en 1944^[4]. Elle connut aussi Germaine Tillon^[5] et Anise Postel-Vinay, détenues pour fait de Résistance.

À Ravensbrück, Margarete subit la brutalité des kapos, la dureté de la discipline, la précarité des conditions de vie, mais sortit finalement vivante du camp au printemps 1945. Lors d'une longue convalescence en Suède chez un milliardaire sympathisant de l'URSS, elle commença, à partir de 1946, à écrire ses mémoires et en tira, en 1948, une fois rentrée en Allemagne, un livre, *Als gefangene bei Stalin und Hitler*^[6], qui fut réédité six fois de son vivant.

En 1949, seules les éditions suisses de La Baconnière, à Neuchâtel, en avaient publié en français une partie, intitulée *Déportée en Sibérie*^[7]. Aucun éditeur français ne proposa de publier l'ensemble de ce témoignage en miroir, sans doute jugé trop scandaleux. Il est vrai, indication de l'atmosphère politique de la France d'alors, que la circulation du *Zéro et l'infini* d'Arthur Koestler avait été officiellement interdite au sein de l'armée en 1947!

Il fallut attendre près de quarante ans pour que la seconde partie de son témoignage, qui porte sur Ravensbrück, soit publiée en français, deux ans après la réédition de *Déportée en Sibérie*^[8]. Encore l'ensemble du témoignage a-t-il été proposé à deux ans d'intervalle en deux tomes séparés, ce qui rendait plus difficile pour le public français de prendre connaissance, comme un tout, du parcours de la prisonnière Margarete Buber-Neumann et donc d'en comparer les deux moments. La Grande-Bretagne, où l'on s'inquiétait sans doute moins de réunir en un même volume des textes concernant le communisme et le nazisme, avait pu accéder en langue anglaise au témoignage groupé sur Karaganda et Ravensbrück. Ce fut *Under two dictators*, publié en 1950.

3. *Kafkas Feundin Milena* 1963, (trad. française: *Milena*, Seuil 1985). Elle publiera encore *Kriegshaupplätze der Weltrevolution* en 1967 (trad. française, *La révolution mondiale*, en 1971) et d'autres textes inédits en français sur le mouvement communiste ou des souvenirs de personnalités forts qu'elle a rencontrés.

4. Margarete Buber-Neumann déclara à un journaliste venu l'interviewer en 1986: « À sa mort, j'ai voulu mourir, mais depuis, je vis toujours avec elle ».

5. Margarete Buber-Neumann confia l'ensemble de ses notes à Germaine Tillon, pensant que celle-ci, en tant que ressortissante de l'Ouest, avait une plus grande chance qu'elle de s'en sortir.

6. *Prisonnière de Staline et de Hitler*.

7. Confondre le Kazakhstan et la Sibérie équivalait à confondre le Massif central et les Alpes. La Sibérie devait « parler » davantage. De toute façon, l'essentiel est ailleurs. Le volume fut réédité en 1986.

8. Seuil, 1988.

Margarete Buber-Neumann apporta aussi son témoignage oralement lors des deux grands procès qui contribuèrent à une meilleure connaissance du goulag parmi le public français: celui de Victor Kravchenko en 1949 où, comme le souligne son amie Anise Postel-Vinay, « son témoignage bouleversant déterminait le cours de ce trop long procès », et celui des *Lettres françaises* contre David Rousset en 1950.

Elle donna aussi de nombreuses conférences dans son pays, d'école en école, de syndicat en syndicat, soutenue par le dirigeant du SPD d'alors, Kurt Schumacher^[9], ce qui lui valut bien des menaces et des coups de téléphone haineux. Les communistes allemands et leurs amis lui firent d'ailleurs, à elle aussi, un procès pour diffamation – qu'ils perdirent... Elle publia ensuite, en 1957, ses souvenirs de jeunesse^[10], mais elle fut alors critiquée par une partie de la droite allemande qui n'appréciait pas la partie de ses souvenirs liée à Ravensbrück. En dénonçant à la fois les deux camps, Margarete Buber-Neumann esquissait une critique du totalitarisme, moins d'un point de vue théorique qu'en exposant une expérience vécue. Sans doute savait-elle qu'elle n'avait pas été envoyée dans un centre d'extermination et qu'elle était entrée à Ravensbrück en pleine période euphorique du nazisme. Sans doute était-elle consciente qu'être Allemande et « aryenne » lui avait donné des privilèges, comme celui d'être chef du bloc de femmes Témoins de Jéhovah, dociles et droites, ou secrétaire d'une *Oberhaufseherin* que révoltait la férocité des Ss.

C'est ainsi qu'elle échappa aux expériences médicales pratiquées sur les « lapines » polonaises ou aux « transferts de malades » dont personne ne revenait.

La précision donnée au cadre de ses comparaisons entre camps nazis et camps soviétiques n'est en rien un signe d'indulgence de sa part. Pourtant, « comparative-ment à Karaganda, me déclara-t-elle, les conditions d'hébergement et de nourriture étaient étonnamment bonnes à Ravensbrück. En 1940 chacune d'entre nous avait sa paillasse, sa couverture en laine et des draps, alors qu'à Karaganda on dormait sur une simple planche... On ne mangeait pas non plus, comme à Karaganda, avec une cuillère de bois dans une boîte de conserve. En 1940 – mais ce n'était déjà plus le cas en 1942 – chaque prisonnière avait une assiette, un gobelet, une fourchette, une cuillère, un essuie-main et un torchon pour la vaisselle ».

Pour elle, qui venait de connaître Karaganda, c'était un luxe à peine imaginable. Quand elle reçut en entrant dans le camp des affaires de toilette et sa ration de nourriture, elle fut persuadée qu'une visite officielle imminente de la Croix Rouge expli-

9. Décédé en 1952.

10. *Von Potsdam nach Moskau*, 1957 (pas de traduction française).

quait ce miracle! Plus question de travailler 14 ou 15 heures par jour comme au *Karlag*: elle travaillait 8 heures en 1940 (mais 11 heures au début de 1943), bénéficiait d'une nourriture convenable et d'une hygiène acceptable. À Karaganda pendant ce temps, régnaient la brucellose, la dysenterie, la syphilis, le scorbut.

À Ravensbrück, on bénéficiait de temps libre: « Je retrouvais la force de m'intéresser aux autres », confiait-elle...

Nulle complaisance chez Margarete Buber-Neumann envers les camps nazis. Elle y avait vu, en 1940, les gardiens de Ravensbrück laisser les doigts – et seulement les doigts – d'une malheureuse tzigane électrocutée sur les fils de fer barbelés de l'enceinte en essayant de s'enfuir. Et elle se souvenait que les gardiennes poussaient parfois brutalement les prisonnières, si elles ne s'écartaient pas assez vite à leur passage, et les terrorisaient avec leurs gros chiens dressés.

À Ravensbrück, comme elle le précise elle-même, le taux de mortalité augmenta de façon continue à partir de 1942. La dysenterie et le typhus firent alors des ravages et elle se souvient avec horreur des longs appels d'hiver, dans le vent, la pluie et le froid. « On était redescendu à un niveau sibérien », commentait-elle. C'est aussi à la fin de 1942 que commencèrent les prétendues « évacuations » de malades, puis de Juifs, exécutés dans une chambre à gaz voisine.

Margarete Buber-Neumann fut libérée juste avant l'ouverture générale du camp du 25 avril 1945, avec en poche un document officiel donné par les Ss portant sa date d'entrée et de sortie du camp!

Elle décida d'avancer vers les troupes américaines. Bien lui en prit. Un certain nombre de ces femmes sorties en même temps qu'elle du camp furent violées par des soldats soviétiques, et parmi elles certaines qui n'ont jamais osé le dire à leur communiste de mari.

Mais le lecteur de 1985 ignora ce choix, gommé de la dernière mouture d'*Als Gefangene*, alors que, dans l'édition originale, elle disait nettement envisager « avec joie le risque d'être tuée par les Américains plutôt que d'être faite prisonnière par les Russes » – preuve que la peur de l'anticommunisme ne ravageait pas seulement la France, il y a une vingtaine d'années. En 1985, la dernière édition tendait réellement ici et là à affadir les horreurs rencontrées en URSS par Margarete Buber-Neumann.

Le cauchemar vécu par les communistes étrangers à l'hôtel Lux, par exemple, était minimisé, et notamment effacées les scènes déchirantes décrivant les enfants arrachés à leur mère et conduits dans des homes surpeuplés. Étaient également gommés un passage sur la « responsabilité collective » permettant de punir les épouses et les grands enfants pour les délits politiques de leur mari ou de leur père ainsi que le rapprochement explicite fait par Margarete Buber-Neumann entre nazis et communistes; elle racontait en effet dans la première édition comment, face au NKVD qui

venait les arrêter, des communistes allemandes de l'hôtel Lux avaient spontanément entonné le *Chant des Marais*, antinazi.

La description des prisonnières de Karaganda, « marchant lourdement, en haillons », disparut également, comme celle des prisonnières de Karaganda arrêtées et à nouveau condamnées, juste au moment où elles allaient être libérées.

Tzvetan Todorov dit justement de Margarete Buber-Neumann qu'elle apparaît comme le témoin exemplaire du mal qui a dominé la vie politique de l'Europe: le totalitarisme. Sortons-nous pour autant de la lecture de ses œuvres, comme il l'affirme aussi, un peu plus confiant dans les ressources de l'espèce humaine? C'est une autre affaire, vu la persistante complaisance envers le communisme et la difficulté à le penser comme variété du totalitarisme que révèle le destin des œuvres de Margarete Buber-Neumann.

Celle-ci fut enterrée le 10 novembre 1989, le lendemain de la chute du Mur de Berlin. Comme le souligna son amie Anise Postel-Vinay, en lui rendant un dernier hommage: « Elle était de ceux qui, inlassablement, avaient jeté de nombreuses pierres contre ce mur et l'avaient ébranlé »^[11].

11. *Est & Ouest*, n° 72, décembre 1989.